

L'écrivain argentin Angélica GORODISCHER (1929- ) a notamment été publiée hors des frontières de l'Argentine dans notre collection « IDES ... ET AUTRES » (IEA24). Le texte « Présages de royaumes et eaux dormantes » (« Presagio de reinos y aguas muertas », 1967, premier des 9 « chapitres » extrait de OPUS DOS) aborde de façon originale les thèmes du racisme et de l'archéologie. Ses œuvres suivantes sont disponibles au CDE : « **Cuentos con soldados** » (recueil de 7 textes ; 1965 ; 149 pages), « **Opus dos** » (recueil de 9 textes – dont 3 traduits par nos soins – ; 1967 ; 147 pages), « **Las pelucas** » (recueil de 11 textes – dont 1 traduit par nos soins – ; 1968 ; 147 pages), « **Bajo las jubeas en flor** » (recueil de 6 textes – dont 2 traduits par nos soins – ; 1973 ; 183 pages), « **Casta luna electronica** » (recueil de 7 textes – dont 1 traduit par nos soins – ; 1977 ; 189 pages), « **Trafalgar** » (recueil de 9 textes – dont 2 traduits par nos soins – ; 1979 ; 229 pages), « **Kalpa imperial. Libro I : La casa del poder** » (recueil de 5 textes ; 1983 ; 155 pages), « **Kalpa imperial. Libro II : El imperio mas vasto** » (recueil de 6 textes ; 1984 ; 185 pages), « **Mala noche y parir hembra** » (recueil de 12 textes ; 1983 ; 132 pages), « **Floreros de alabastro, alfombras de Bokhara** » (« Prix Emecé » 1984-85, roman de 187 pages). Bernard GOORDEN se tient à la disposition des éditeurs francophones pour les traduire à partir de la langue espagnole. (EN CASTELLANO).

Ci-dessous, un site officiel argentin, où vous trouverez d'autres informations la concernant :

<http://digital.library.upenn.edu/women/generate/ARGENTINA.html>

## **PRESAGES DE ROYAUMES ET EAUX DORMANTES**

**par Angélica GORODISCHER**

*« ... ne trafiquez pas un sel plus fort  
que celui-ci, lorsque au matin, dans un  
présage de royaumes et d'eaux dormantes  
suspendues très haut au-dessus des  
fumées du monde, les tambours de l'exil  
éveillent aux frontières l'éternité qui  
baille sur le sable. »*

**Saint-John PERSE, Anabase (1924).**

On entendit une voix :

- Doucement maintenant - Iago Lacross s'arracha à ses pensées. Son esprit fut plus rapide que son visage : il se fixa sur ce que la voix avait dit ; tandis que ses yeux continuaient sans voir, inattentifs à ce qui l'entourait, sauf à un monde entre le réel et l'improbable. Il avait suivi deux lignes de pensée parallèles, simultanées, superposées : l'une quasi ontologique, qui examinait la continuité de l'homme ; moins pour savoir comment l'homme avait pu survivre que pour savoir comment il était resté, malgré

tout, fidèle à ses tares. Lui et les autres étaient en train de gratter le désert afin de découvrir une lointaine civilisation, mais lui seul avait pensé que les hommes qui l'avaient fondée et qui étaient morts avec elle, vivraient, auraient vécu, soumis aux frayeurs, aux passions, aux phobies, aux névroses, aux tabous sexuels, aux préjugés, à l'ignorance, à l'anxiété. *"Enfin, comme nous"*. Peut-être le motif de cette continuité extraordinaire était-il justement que l'homme n'avait pu se libérer de cette toile irrationnelle dans laquelle il s'empêtrait. Peut-être la raison de l'existence de la race humaine cesserait-elle de prévaloir lorsque la lutte serait terminée et que l'homme s'éteindrait. L'autre ligne de pensée concernait son fils Nat. *"Pourquoi Nat ? Nataniel est un nom comme les autres"*. S'il s'était marié avec la mère de Nat, de Nataniel, il ne l'aurait pas appelé Nat, il ne l'aurait pas surprotégé, en le soudoyant, il n'aurait pas eu avec lui les relations qu'il avait à l'heure actuelle. La mère de Nat était blonde, et elle avait la peau très blanche. Nat avait la peau mate, les yeux bleus, et tout ce qu'il voulait dans la vie, c'était voler, être pilote *"Il ne me reste plus guère de temps à vivre"* finissait-il de se dire lorsqu'il entendit :

- Doucement maintenant.

Et il se souvint qu'il était l'archéologue en chef de l'expédition ; il s'approcha et se pencha sur la tranchée béante.

- Une civilisation guerrière - dit-il.

- On ne peut pas encore le savoir.

Ça, c'était la voix de Pablo Weathersby, et Lacross sut que c'était également Weathersby qui avait donné l'ordre *"doucement"*. *"Pablo toujours conscient de ce qu'il fallait ou ne fallait pas faire"*, pensa-t-il, *"par ce qu'il fallait ou ne fallait pas dire. Quel aurait bien pu être l'idiot qui avait dit que nous, les vieux, sommes plus dogmatiques que les jeunes ?"*.

- Mon cher enfant - il aurait voulu ne pas prononcer cette phrase - Je sais évidemment que nous n'avons presque aucun

élément qui nous permettrait de juger, mais avez-vous entendu parler de l'imagination ? Cela ne vous plaît-il pas de découvrir un fragment, un petit morceau de quelque chose, et de construire un monde autour de cet élément, de façon extra-scientifique évidemment ?

- Non - répondit Weathersby.

Iago Lacross poussa un soupir :

- Eh bien, moi si. Il me semble que ce jeu m'aide à garder une certaine souplesse.

Mais Weathersby s'éloignait.

- Il doit y avoir une raison - dit Lucas - que nous n'imaginons pas encore pour que ces gens soient venus s'installer si loin de l'eau - il regardait vers l'est où, à plusieurs kilomètres, courait un filet d'eau boueuse, malade de paresse.

- Ceci n'a pas toujours été un désert - lui rétorqua le docteur Marmor, l'experte en écologie du groupe.

"*Rigides, voilà ce qu'ils sont*" pensa tout à coup Iago Lacross, "rigides". Aurais-je été comme cela lorsque j'étais jeune ? Et de nouveau, il pensa qu'il ne s'était pas marié avec la mère de Nat, mais il y avait si longtemps de cela et, de toute façon, Nat lui appartenait, il lui avait appartenu depuis le jour où il était né.

Tous étaient là, sauf Weathersby ; ils regardaient le fond de la tranchée.

- Ça y est - dit Lacross - Oui, il va falloir continuer à la main.

La seule chose que je veuille, c'est que nous trouvions un squelette - disait avec onction Léonard Carriego en joignant les mains comme pour une prière - un beau squelette aimable et bavard, merveilleusement conservé dans une pose éloquente ; photogénique, sentimental avec, si possible, des traces de trépanations, de fractures ou d'arthrite. Notez - il décroisa les

mains - que je ne suis pas difficile : soit des trépanations, soit des fractures, soit de l'arthrite. Je n'ose pas espérer les trois choses en même temps, ni même deux. Une, une seule petite chose et je serai heureux, et la chaleur ne m'importera plus.

*"Ce Carriego" se dit Lacross "vient de prononcer la phrase clé de l'homme : je serai heureux. La certitude d'un avenir qui n'arrive jamais, désirable, imminent et impossible. Quelqu'un sera heureux un jour, demain, dans cinq minutes. L'Humanité sera heureuse, l'homme va trouver sa place, son sens. Carriego sera heureux s'il trouve un squelette, Graciela Marmor sera heureuse en alignant des pierres, des troncs séchés et des tableaux synoptiques, l'ersatz de l'homme qui n'ose pas s'accomplir. Weathersby sera heureux avec des faits, des montagnes de faits, indubitables, solides, sur lesquels il se cassera la tête pour construire une théorie. Lucas sera heureux avec une bonne cuite. Et moi ?"*

Il secoua la tête, s'astreignant à la laisser vide pour que le désert puisse y pénétrer. Il fallait s'occuper des choses pratiques.

- De combien d'heures pouvons-nous disposer ? -  
demanda-t-il.

Lucas regarda sa montre : Iago Lacross n'en portait jamais.

- Jusqu'à ce que le soleil brûle ; trois heures. Disons quatre si on peut laisser les indigènes continuer seuls, sans surveillance. Ils sont résistants.

- Tout d'abord, cela ne peut se faire sans surveillance. Ensuite, résistants ou pas, nous travaillons tous, eux comme nous, le même nombre d'heures.

- Et si nous les laissons seuls - Lucas était littéralement imperméable lorsqu'il s'agissait de quelque chose qu'il avait déjà jugé futile -, sûr qu'ils volent quelque chose et, quand nous

rentrons, le recteur nous fait fusiller au lever du jour, dans la cour de l'Université.

Lacross continua à regarder Lucas. *"Et dire qu'il a un cerveau formidable"* pensait-il *"qui, dans cinq ans, ne lui servira plus à rien s'il continue à prendre cuite sur cuite. Ce qui ruine tout, c'est la conscience de sa supériorité. Où pouvait bien être la faille ? Ce n'est pas lui qui me succédera à la chaire. "*

- Weathersby - dit-il - Où est Pablo ?

Il se retourna. Pablo Weathersby était là, s'avançant vers lui.

- Professeur - dit-il - j'ai expliqué aux ouvriers - il ne disait pas *"les indigènes"* - que, pour le moment, nous allions renoncer aux excavateurs, aux pelles, aux pics, à tout. Mais ils refusent de creuser à mains nues. Je propose que nous leur donnions nos gants.

Graciela Marmor se mit à rire.

- Les miens vont être trop grands pour eux.

*"Quelle sotte cette fille. Si au moins elle se décidait à coucher avec quelqu'un"*.

- Bien, cela me paraît bien. S'ils sont d'accord.

- Oui, s'ils ont les gants.

- Allez les chercher, s'il vous plaît, et donnez-leur. Je dois avouer que moi, ça me plairait de creuser à mains nues - mais il était en nage et ses tempes battaient dans l'ombre du casque de liège.

Ils se dispersèrent. Lucas s'en allait lentement en chantant :

*Il y a un roi qui n'est pas mercenaire,  
je ne veux pas mourir à la guerre,  
pom-pom-pom que les Maures te tuent.*

*" Le folklore des enfants est aussi insensé que celui des adultes, bien sûr. D'où sortait-il cette chansonnette incohérente ?"*

- Les miens se trouvent dans le grand panier d'osier, sous mon lit ! - cria Lacross, sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

Il était resté seul et regardait le désert, le ciel qui blanchissait, la terre que ne traversait même pas un petit animal à la peau coriacée. Les indigènes formaient un cercle, accroupis à l'ombre d'un mur. Ils étaient sympathiques, plaintifs et souriants à la fois; fainéants, superstitieux et malades. La couleur de leur peau était suspecte, entre le blanchâtre et le brunâtre. Il semblait (vagues indications qu'eux-mêmes avaient fournies), que bien plus au nord, là où il y avait les premiers signes de l'existence d'une forêt (forêt ?) vivait, en tribu, un groupe ethnique pauvre et toujours plus faible, qui survivait contre toute attente. Il y avait parmi eux deux femmes horriblement maigres qui préparaient les repas. L'une d'elles était belle. Lui trouvait qu'elle était belle, même si personne n'aurait été d'accord avec lui s'il avait osé le dire, d'un beauté tragique, de grands yeux profonds et une cicatrice sur la joue gauche. *"Un squelette aimable, avec des traces de fractures, d'arthrite ou de trépanations, allons, allons !"*

Autour de lui, le désert. Les déserts ne sont jamais hostiles, c'est de la littérature. Eux, ils marchent par-dessus les morts. Et les vieux édifices millénaires (et ils étaient éloquents ceux-là : l'homme est toujours le même homme) qui réapparaissaient peu à peu. Malgré le travail intense qu'ils avaient effectué, ils ne les avaient toujours pas entièrement exhumés, ils n'étaient pas arrivés à la base, à ce qui avait été le niveau du sol ; bien qu'ils se fussent acharnés autour de quelques-uns et que, à l'heure actuelle, il y eût de profondes tranchées de fouilles. Mais, en trois mois, ils avaient obtenu tout ceci : une énorme étendue, qui d'autre part ne semblait être que la périphérie de l'habitat proprement dit. Pas de squelettes, sauf des fragments

inutilisables, mais une grande quantité d'objets usuels, du mobilier et des outils. Toujours aucun cimetière. Dommage, parce que les rites funèbres d'un peuple parlent autant que l'hypothétique squelette de Leonard Carriego. Depuis : rien. A mesure qu'ils s'éloignaient de l'habitat en direction du filet d'eau, absolument rien. Lui avait proposé de revenir vers l'habitat et de poursuivre dans l'autre direction, mais il s'était heurté à la ferme opposition de Pablo Weathersby.

- Des faits - avait-il aboyé - pas des suppositions. Ces gens avaient un sens rudimentaire de la planification. Regardez ceci - ici, un plan à l'échelle - : au seuil de l'habitat, un espace vide, soudain. Pour séparer quoi de quoi ? C'est ce que je me demande. La ville ne peut pas se terminer là, ce n'est pas possible, si brusquement, et si loin de l'eau - comme Lucas -. L'habitat, l'espace vide et après, je ne sais pas : les bordels, ou les artisans indésirables, ou au contraire le quartier des riches, des fonctionnaires, des gouvernants. Quelque chose, voilà le problème. Et ensuite, oui : l'eau.

C'est ainsi que cela s'était passé : il avait bien fait d'acquiescer. La tranchée semblait dire : ni les bordels, ni les riches, l'armée. C'est pour cela que Iago Lacross avait pensé à un peuple guerrier. Il ne l'avait pas dit, mais tout n'était pas travail d'intuition, amour de la plasticité du critère, bien que cela le soit en grande partie. L'essentiel, c'était que lui avait pensé que si l'endroit privilégié d'une ville - au bord de l'eau - était réservé aux soldats, c'est que cette ville avait une haute opinion de la guerre. Pas en tant que nécessité : lorsqu'on est en danger, on n'a pas le temps de construire des édifices si beaux, si hauts, si graciles. Ils aimaient la guerre. Ou la considéraient comme un grand honneur au point d'entretenir une caste militaire. Il se pencha sur la tranchée : c'étaient des armes, sans aucun doute. On ne passe pas impunément tant d'années parmi des formes oubliées : lui savait que c'étaient des armes. Méconnaissables, incomplètes, mais qui avaient tué des hommes, et les hommes avaient fini par se moquer d'elles.

- Nous y sommes - dit-il à voix haute en s'adressant aux armes - c'est ça, nous y sommes, de nouveau.

- J'ai trouvé les vôtres, professeur ! - criait Graciela Marmor - Mais, quelle affaire, je n'ai pas pu retrouver les miens ! Je ne suis vraiment pas très ordonnée - elle agitait les gants de Iago Lacross, un dans chaque main.

- Aucune importance - dit-il - du moment qu'il y ait deux ou trois hommes pour fouiller, cela suffira.

Les autres arrivaient petit à petit. Lucas ne chantait plus, mais il souriait, il souriait. "*Celui là, il a une bouteille cachée dans sa chambre*". Lorsque les édifices étaient apparus, les hommes s'y étaient réfugiés et les tentes avaient été démontées : les édifices fournissaient une meilleure protection contre la chaleur du jour et le froid de la nuit.

Ils avaient déménagé vers la périphérie à mesure que les fouilles s'étendaient et ils occupaient maintenant un édifice très spacieux, où chacun avait une ou deux chambres à sa disposition. Weathersby rassembla les gants de tous et se dirigea vers l'endroit où se trouvaient les indigènes, sans rien dire.

- Où est Nicodim ? - demanda Iago Lacross - Je ne l'ai pas vu de toute la matinée.

Isidro Nicodim, professeur de philologie antique comparée à l'université, était, en plus de sa qualité de principal second de Lacross, un homme avec qui il pouvait facilement s'entendre. Ils avaient de nombreuses affinités, même si Nicodim était bien plus jeune. Tous deux étaient célibataires ; Nicodim avait élevé un neveu, orphelin, qui maintenant était acteur. Tous deux portaient la barbe ; tous deux aimaient la musique, la nuit, les chats, le travail. Tous deux avaient l'habitude de contempler avec nostalgie la vie qu'ils avaient choisie et qui leur échappait, sachant que si on leur donnait une autre occasion, ils referaient la même chose. Aucun des deux, jamais, n'avait voulu faire de

confidences à l'autre. Tout au plus Nicodim allait-il certains soirs, à des heures inhabituelles, chez Lacross pour parler politique universitaire ou pour prendre un verre. Ou Lacross l'appelait pour l'inviter à manger à l'extérieur, et ils dévoraient les portions d'un repas oriental, dans un petit restaurant pas cher où il y avait un jardin poussiéreux et des lampions bleus, sans parler.

- Là - dit Léonard-, le menton sur les stèles de marbre.

- Et si c'était les comptes du marchand de poisson ? -  
demanda Graciela.

- En marbre ? - Lucas ouvrit des yeux somnolents -  
Ce sont plutôt les exploits d'un roi, ses conquêtes,  
pauvre Pablo.

Iago Lacross se sentit remué. "Pourquoi *pauvre Pablo* ?". Mais il savait pourquoi : s'il se confirmait que son triste commentaire était exact et que les conclusions prudentes et différées de Pablo ne l'étaient pas, comme cela était déjà arrivé d'autres fois, trop de fois, Pablo allait se sentir blessé, et tous le savaient. Oui : pauvre Pablo. "Pourvu qu'ils n'aient pas été guerrier, mon petit ; mon fils, Nat veut être pilote et lui aussi se sent blessé et m'évite parce que je n'ai pas épousé sa mère, blanche et blonde ; parce que je suis riche, célèbre, savant. Ce professeur Lacross, et lui veut être pilote et se tuer un jour ou l'autre, pourvu que ce peuple ait été pacifique, alors je penserai que je suis fou et tu me succéderas à la chaire, et nous publierons l'oeuvre la plus importante de l'archéologie : Institut d'Archéologie de l'Université - *La civilisation du désert* - Publié par Iago Lacross et Pablo Weathersby - Assistés de Juan Lacross, Isidro Nicodim, Graciela Marmor, Léonard Carriego. Pourvu que ce ne soient pas des armes mais n'importe quoi d'autre, des ornements, des symboles phalliques, des outils, pourvu qu'ils ne se soient pas persécutés, ni tués, ni trahis, ni haïs à cause de la couleur de leur peau ou à cause de leurs richesses, du pouvoir ou des castes. Pourvu qu'ils aient été bons et sages et

souriants à l'époque où ce filet d'eau était un fleuve et le désert une plaine verte. Pourvu que les anciens, assis sous les arbres, aient rendu la justice et que toutes les femmes aient été belles et que tous les hommes les aient aimées, qu'ils se soient amusés avec elles sous un soleil indulgent et une lune complice, et que tous les enfants aient été sains et aient eu des fontaines de lait et de miel et des berceaux douilletts et des jouets colorés. Pourvu qu'ils ne se soient pas épiés, ni jaloués ni agressés dans la pénombre. Pourvu qu'ils n'aient pas eu de héros ni de prêtres ni de capitaines ni de voleurs ni de mendiants ni de voyous. Pourvu qu'ils n'aient pas connu l'argent ni les préjugés ni les dictateurs, ni les classes ni les prisons ni les asiles. Que ce ne soient pas des armes, que ce ne soient pas des armes.

- C'est une arme - dit Pablo Weathersby. Pablo ne le regardait pas, mais les autres si.

Les indigènes s'étaient arrêtés, la poussière qui s'échappait des gants ruisselait sur eux, et ils attendaient, le sourire aux lèvres.

- Eh bien - dit Graciela - cela devait arriver.

- Quoi ? - lui demanda Iago Lacross .

- Je dis que chaque fois que nous creusons, il se peut que nous ne trouvions pas certaines choses, même pas des restes humains, comme cette fois, mais nous trouvons toujours des armes.

- L'homme ne peut cesser d'affirmer l'homme - dit Lucas.

*"Lui aussi le sait" pensa le professeur Iago Lacross. "étrange garçon impuissant, lui aussi le sait, surtout quand il est ivre."*

- Vous êtes fatigué, professeur - dit Léonard.

- C'est vrai, je suis très fatigué.

- Surtout par cette chaleur ! Allons à l'hôtel - ils lui disaient "l'hôtel" : c'était la phrase irrésistible - Pablo s'occupera de tout; de toute façon, il faudra bientôt s'arrêter. On y va Graciela ?

Ils marchaient vers l'hôtel, mais Iago Lacross les agrippa chacun par un bras et les fit changer de direction.

- Passons voir ce que fait Nicodim.

- Ce que je sais, moi, c'est que je n'aurai pas mon squelette - dit Léonard - A votre avis, que s'est-il passé ici ? Les gens ont-ils fui devant une catastrophe ?

- Je ne crois pas qu'il y ait eu de catastrophe - dit Lacross, et il fut heureux de pouvoir parler - mais plutôt une lente dégradation, silencieuse, et inexorable. Vous me comprenez : en plus du fait que nous n'avons pas découvert de traces matérielles d'une catastrophe, un peuple qui a des soldats est un peuple qui veut des héros, et là où il y a stabilité, là où tous sont heureux, on n'a pas besoin de héros. Peu après peut-être, moururent-ils : le travail d'un cancer. L'injustice, la pauvreté, les opprimés qui se révoltent et qui deviennent les oppresseurs, de nouveau l'injustice, la pauvreté... et alors c'est possible que quelque chose soit arrivé, quelque chose d'insignifiant pour un peuple fort, mais de terrible pour un peuple comme celui-ci - il frappa du pied le sol brûlant - et la majorité aura réussi à s'enfuir, laissant derrière elle les malades, les vieillards, les enfants en bas âge et les criminels enfermés. Et les fous.

- J'oubliais - dit Graciela Marmor -, les indigènes refusaient de creuser à mains nues parce que - disent-ils - il y a ici une poussière qui brille et qui fait tomber la peau, les cheveux et les ongles. Je leur ai demandé si cela leur était arrivé, mais ils m'ont dit qu'à eux non, qu'on leur avait raconté. Vous croyez que cet endroit a été un jour radioactif professeur ?

- Pas maintenant en tout cas - dit Léonard - pas une aiguille ne bouge sur les compteurs de Tavanenko.

- Peut-être - dit Lacross - ; non, certainement. Je suis sûr que cette terre a été radioactive.

Ils pénétrèrent dans l'ombre fraîche d'un édifice par l'ouverture d'une énorme porte.

- Professeur Nicodim ! - chantonna Graciela. Mais évidemment, Nicodim ne lui répondit pas. Ils montèrent un escalier tournant, en marbre, faisant crisser la poussière sous la semelle de leurs bottes.

Nicodim se leva en les voyant entrer.

- Eh bien ! - dit-il en souriant. C'est presque une trahison.

- Que se passe-t-il ?

Les trois autres souriaient aussi.

- Il y a que je voulais vous faire une surprise ce soir lorsque cela aurait été terminé - il désignait la table de travail - mais maintenant que vous êtes ici, je sais que je ne pourrai pas résister. Lacross, venez, regardez.

Iago Lacross s'approcha.

- Impossible ! - il avait presque crié - Vous ne pouvez pas l'avoir déchiffré entièrement !

- Non, bien sûr que non. Mais j'ai fait quelque chose. Ce fut un hasard, comme ce l'est généralement dans ces cas-là.

C'était une autre des raisons pour lesquelles Iago Lacross éprouvait tant d'affection pour lui : Nicodim était modeste.

- Attention - poursuivit-il - transcrire ces signes dans notre écriture est une chose, comprendre ce qu'ils signifient en est une autre. Le premier est un travail statistique, d'observation, et d'ingéniosité. J'ai fait un peu de cette première partie, et très peu, très très peu de la seconde.

Iago Lacross le regardait enthousiasmé. La lassitude et la tristesse qu'il éprouvait pour Pablo, pour Nat, pour lui-même s'étaient évaporées de son corps en même temps que la transpiration. Ses yeux brillaient. Sa barbe blanche brillait également ; plus blanche que jamais, contre sa peau noire.

- Cependant - disait Nicodim - il s'agit d'un langage complexe. Pour sûr qu'il n'a rien à voir avec celui du premier peuple que nous avons étudié sur cette planète, sur cette pauvre terre de l'homme, il y a tant d'années déjà. Il s'interrompit et s'adressa à Lacross : vous vous rappelez ?

Le professeur Iago Lacross acquiesça en silence.

- Bien. Ceci est transcrit dans notre écriture : la stèle de l'habitat, celle du monument phallique, et celle qu'on a découverte hier dans ... à propos, savons-nous déjà ce que c'est ?

- Le siège de l'armée - dit le docteur Marmor.

- Cela coïncide, cela coïncide. Alors moi j'avais raison !

Nicodim était joyeux comme un gosse, un gosse de peau un peu pâle auquel on assure qu'il est aussi noir que les autres : Nat.

- Et que disent-elles, que disent-elles ? - demanda Graciela Marmor.

*"Elle est presque belle quand elle oublie qu'elle ne l'est pas"*, pensa Lacross, se désintéressant de la traduction des stèles ; mais quelque chose l'assujettissait à ces stèles et lui rappelait : *"Les exploits d'un roi, ses conquêtes, pauvre Pablo"*.

- Du calme, chère demoiselle, du calme. Je ne peux comprendre que très peu de choses. Seul, ici, sans le matériel de l'Université, vous comprenez, non ? Et pourtant ... pourtant, il y a des éléments familiaux.

Curieux, hein ? Perpétuation est un mot qui a un sens tellement vaste, tellement ! Ce que je veux dire, c'est qu'à travers les millénaires, à travers l'espace, à travers les étoiles, les premiers hommes, ceux qui ont abandonné la planète, ont emporté quelque chose ou tout, et de ce tout, il nous est resté, je ne sais pas, des impondérables, des noms, des

mots, des gestes, des significations, des choses qui n'avaient aucune raison, aucune possibilité de survivre mais qui ont survécu. Ceci ne nous est pas inconnu, comme ce peuple insulaire. Celui-ci est civilisé.

Léonard Carriego sourit.

- Oui - insista Nicodim - civilisé. D'une curieuse manière, il y a eu des exemples de ce que nous entendons aujourd'hui par civilisation. Il faut supposer que les hommes de tous les peuples de la planète ont été recrutés parmi ce qui restait et qu'ils ont entrepris la fuite vers les étoiles ; peut-être se sentaient-ils bien ensemble pour la première et unique fois. Dans ce groupe hétérogène : toutes les langues, toutes les races, toutes les couleurs, toutes les coutumes, se seraient retrouvés ; quelques-uns des descendants de ce peuple vivant sur la terre que nous foulons aujourd'hui. Et peut-être moi, ou vous, docteur, ou vous Carriego, n'importe lequel d'entre nous, descendons d'un de ces hommes. Nous le saurons lorsque nous aurons étudié à fond ce monde : nous connaîtrons nos pères.

Pourquoi pas ? Iago Lacross se sentait si heureux en écoutant cette conversation. Beaucoup plus qu'avec la traduction des stèles.

- C'est pourquoi j'ai pu - Nicodim reprenait son explication - sans bibliographie, sans éléments, sans rien, deviner un ou deux mots. Mais je peux m'être trompé, et ces graphismes regroupés ne sont même pas des mots peut-être. C'est cela l'explication de mon attitude qui oscille entre l'enthousiasme et la prudence. Mon enthousiasme me dit que si ce second habitat est le siège de l'armée, cela confirme ce que je suis en train de

deviner. Ma prudence me freine : les hommes de science ne jouent pas aux devinettes.

- Abandonnez vos scrupules, Nicodim. D'ici à ce que nous terminions les fouilles, à ce que nous rentrions et publiions les résultats, vous aurez le temps d'être purement scientifique. Qu'avez-vous deviné ?

- Ceci - Nicodim laissa glisser son doigt sur les notes qu'il avait prises et les trois autres se penchèrent - signifie « *troupe, régiment* ». J'oserai même dire que cela signifie littéralement « *armée* », parce que cela ressemble à notre mot. Ensuite vient un vocable incompréhensible.

- Comment cela se prononce-t-il ? - demanda Graciela.

- Quoi ?

- Le mot incompréhensible.

- Je dirais « *arhentine* » ou « *arjentine* », en accord avec notre phonétique. Ensuite encore une série de mots, un peu plus longue et ce groupe de graphismes qui, me semble-t-il, doivent être des chiffres. Observez la disposition, et remarquez qu'ils ne se répètent pas, par contre, les autres si. Maintenant, avec la stèle du monument phallique, la tâche est plus ardue. Il peut s'agir de n'importe quoi : dans un si vaste habitat, allez savoir à quel aspect de la vie elle se réfère : politique, religieux, communautaire. J'opte pour le religieux : rite propitiatoire de fertilité, non ? Voyons : le mot « *ville* », ça, c'est relativement facile. Presque toutes les cultures ont un mot semblable pour exprimer le concept. Donc, le mot « *ville* », avec les deux graphismes qui le précèdent et dont on ne peut rien affirmer pour l'instant. Et ensuite deux autres graphismes et : « *buenos-aires* ».

Léonard se mit à rire, et Graciela Marmor parut être gagnée par son rire.

- *Buenos aires* ? - questionna Léonard - Ils ne veulent quand

même pas dire que dans cet enfer il y avait du bon air !

*"Léonard est si jeune" - pensa Iago Lacross - "il s'étonne toujours, comme Nat. Si jeune comme Nat, comme Pablo, si jeune comme moi lorsque je n'ai pas voulu me marier avec Aixa pour ne pas mettre ma carrière en péril en me mariant avec une femme blanche".*

Graciela Marmor redevint sérieuse.

- N'oubliez pas - dit-elle - que ceci n'a pas toujours été un désert.  
- Peut-être lorsque, à l'est, il y avait un fleuve et que ceci était une plaine verte, y a-t-il eu un soleil indulgent, de belles femmes noires, une lune complice, des fontaines de lait et de miel, et du bon air.

**Copyright**, 1967-2013, Angélica GORODISCHER.

Pour la traduction française : **Bernard GOORDEN, Pierre GHYSENS**

& agence littéraire « **Ides...et autres** ».